

Ses romans fascinent les ados depuis trente ans. Toujours à l'affût, elle aime les rencontrer, les écouter, et leur dit tout, sans tabou. Trouvant dans l'écriture de quoi panser ses blessures.

Marie-Aude Murail

Propos recueillis par Julia Vergely
Photo Léa Crespi pour Télérama

Voilà plus de trente ans qu'elle marque à jamais des générations d'adolescents avec son imaginaire. Romans, récits historiques et fantastiques, merveilleuses sagas... À 66 ans, Marie-Aude Murail semble écrire pour la jeunesse dans un élan vital, avec une urgence débordante à tout lui dire, sans aucun tabou. La sombreur de ses sujets est sans cesse éclairée par l'humour, qui vient sauver même les situations en apparence désespérées. Elle voue un culte aux enfants, qui le lui rendent bien : de *Oh, boy!* à *Sauveur & fils*, du désormais classique *Baby-sitter blues* à *Miss Charity*, elle est lue par tous, partout dans le monde. Avec sa dégaine à la *Oliver Twist*, toujours en costume trois pièces, cravate et casquette gavroche, Marie-Aude Murail intrigue. Elle trimballe ses nombreuses blessures en bandoulière, mais les transcende par la puissance de l'écriture.

Vous avez écrit près d'une centaine de livres, tous destinés aux adolescents. Pourquoi ?

Je ne pense pas que ce soit le hasard. J'ai commencé à écrire à 12 ans pour ma petite sœur. J'avais conçu un journal, je l'ai retrouvé, et il s'agit véritablement de littérature pour la jeunesse. On y trouve une histoire policière à suivre, un conte animalier, et à la fin, comme je suis une petite fille catéchisée, la vie du saint curé d'Ars. Mon doctorat portait sur la littérature pour la jeunesse, à la surprise de mes professeurs de Sorbonne, qui n'y connaissaient rien. Je suis, depuis l'enfance, en amour avec cette littérature, qui, à l'époque, n'était pas aussi abondante que maintenant. J'admirais ma petite sœur et tout ce qu'elle me ramenait de l'école maternelle, à laquelle je n'étais pas allée : les comptines, les poésies...

Vous n'étiez pas allée à l'école maternelle ?

On m'a placée tout de suite en cours préparatoire dans un lycée pour garçons, au Havre. Mes deux frères y étaient et on acceptait les petites sœurs au primaire seulement. Je me suis donc retrouvée avec trente-cinq condisciples, très majoritairement des garçons. Une bonne part de moi s'est inscrite définitivement à ce moment-là : dans ma psyché, j'ai pensé que j'étais un petit garçon. Dans mon imaginaire, dans mon fantasme, c'était certain.

Encore aujourd'hui ?

Ça s'est diversifié. J'ai mis du temps à l'accepter. J'ai beaucoup écrit à la première personne, au masculin. Dans *Baby-sitter Blues* – l'histoire d'Émilien, un jeune garçon qui garde des enfants –, je suis Émilien ; je suis aussi le détective Nils Hazard 1. Le changement d'aiguillage, véritablement, s'est fait à 40 ans, quand j'ai eu une fille, après avoir eu deux garçons. Ça a été la surprise de ma vie. Elle m'a montré comment on grandissait en étant une fille, et à partir de là, les personnages féminins sont entrés de plus en plus dans mes histoires.

Pourquoi avoir si longtemps vécu dans un monde fantasmé ?

Je voulais être quelqu'un d'autre, tout simplement. J'étais constamment dans une autre identité. J'étais ce personnage masculin, tout le temps. Vraiment, « je est un autre », je peux en témoigner ! Il y avait quelque chose du fantasme de toute-puissance, de l'idée qu'à force de fantasmer, les choses ne seraient pas comme elles étaient. Mes enfants ont eu une maman un peu bizarre : je les admirais, je les écoutais, mais par moments, je pouvais certainement être absente. »

À VOIR

Le Salon du livre et de la presse jeunesse en Seine-Saint-Denis, du 2 au 7 décembre, partout en France. Programme sur slpplus.fr

» J'étais là, au jardin, oh ! infiniment patiente. Il n'y avait pour moi pas d'urgence à exister puisque j'étais ailleurs. Cela s'est dissipé peu après la mort de ma mère. J'avais commencé ma carrière d'écrivain depuis un certain temps et je faisais coexister ces deux mondes : celui fantasmé, que je ne transmettais pas, et celui de mes histoires, que j'écrivais. Peu à peu, je n'arrivais plus à faire advenir mon « autre », celui qui me protégeait, mais qui m'isolait aussi. En perdant ma mère, j'ai perdu cela, et d'un coup le fantasme a disparu. Mais j'avais un public, les enfants à qui je pouvais raconter des histoires.

Êtes-vous toujours en quête de vous-même ?

Je suis toujours à l'affût. J'écoute les jeunes, ceux que Hannah Arendt appelle les nouveaux, ils nous apprennent sans cesse des choses. Toute cette réflexion récente autour de l'identité et du genre m'a énormément ébranlée et énormément apporté. Je me suis dit « bon sang, mais c'est ça ». Quel chemin serait le mien si j'avais 12 ans aujourd'hui ? Dans *Sauveur & fils* – les aventures de Sauveur Saint-Yves, psychologue, et de son fils, Lazare, qui espionne les consultations de son père –, j'ai créé ce petit personnage, Ella, qui devient Elliot au fur et à mesure du récit. Au début, je me suis dit qu'elle était mon double, qu'elle allait faire comme moi, fantasmer d'être le chevalier Elliot. Finalement, elle est insatisfaite, cela ne lui suffit pas. Et je suis le psy, Sauveur, qui lui dit qu'elle est dans la toute-puissance, à croire qu'elle va changer de sexe. Il voudrait la retenir et lui dire « fais comme Marie-Aude, écrivain, c'est bien, tu peux garder le titre au masculin même si tu veux ». Et elle ne l'écoute pas. Elle ne m'écoute pas et fait ce que je n'ai pas fait. Le chemin ne s'est pas présenté à moi, j'ai choisi un embranchement que je ne regrette pas, mais parce que j'ai été d'une certaine époque. Je dis aux enfants qu'on est des poupées russes : on ouvre une poupée, puis une autre, et une autre, on attend toujours la dernière, mais on ne l'aura jamais. On apprend sur soi toute sa vie.

Charles Dickens est votre modèle...

Je l'ai découvert à 16 ans, en piochant deux livres dans la bibliothèque de mon père. On m'avait caché quelque chose de la littérature : ça fait rire. Je me suis offert l'intégrale de Dickens, je l'ai lue jusqu'à avoir envie de savoir qui il avait été. J'ai appris que sa vie était un roman, qu'il était un personnage fabuleux et je l'ai aimé. J'ai fait un doctorat sur lui, chez lui à la Dickens House, à Londres. À Westminster Abbey, sur sa tombe, je lui ai donc demandé de me faire homme de lettres. Et il a eu la gentillesse de m'exaucer.

Vous n'aviez pas de modèle d'écrivaine ?

Je grandissais dans un lycée de filles, avec des professeurs femmes, qui ne parlaient que d'hommes. Les peintres, les musiciens, les scientifiques ou les écrivains, que des hommes. En classe de première, j'ai demandé la permission de faire un exposé sur Colette. Ce fut la première fois que j'entendais parler d'une femme à l'école. On rame encore pas mal sur le sujet, notamment du côté des scientifiques, beaucoup de femmes se sont fait confisquer leur carrière et leurs découvertes. J'étais au lycée Sophie-Germain, une mathématicienne, une femme extraordinaire, que personne ne connaît. Voilà un modèle possible. Il y en a d'autres mais il faut qu'ils arrivent jusqu'aux petites filles.

« Mes héros, je les montre très faillibles, fragiles, vulnérables. Mais s'accrochant toujours : je ne laisserai jamais mon lecteur dans le noir à la fin du livre. »

N'êtes-vous pas devenue un modèle pour les petites filles ?

Je ne sais pas si je suis un modèle pour la jeunesse, mais un encouragement, je l'espère. Une envie, un désir. Je reçois beaucoup de lettres d'aspirantes à l'écriture. Certaines sont devenues écrivaines ou journalistes. Parfois, dix ou quinze ans plus tard, elles me disent que nos routes se sont croisées et ça m'émeut beaucoup. Je suis très fière, même si je n'y suis pour rien. Quelle chose formidable de voir qu'on a pu avoir, à un moment, un effet d'assurance pour un ado !

Avez-vous de l'assurance ?

J'en ai gagné au fil des années, mais je doute toujours : je ne sais jamais si ce que je suis en train d'écrire est bien, en revanche, je sais que je vais aller au bout, je ne renonce pas. En cela Joe Biden est très inspirant ! Ce vieux monsieur, qui est allé d'échec en échec, jusqu'à la victoire finale, je trouve cela extraordinaire. J'ai toujours besoin de modèles et ces derniers temps, alors que je pourrais avoir le blues, je pense à lui. Je me dis : « Ne lâche pas ».

Comme vos héros ?

J'aime les gens pour leurs défauts, donc, mes héros, je les montre très faillibles, fragiles, vulnérables. Mais s'accrochant toujours : je ne laisserai jamais mon lecteur dans le noir à la fin du livre, il y aura toujours la lumière allumée.

Votre cœur est-il toujours adolescent ?

Je suis hyper émotive, donc je peux comprendre les montagnes russes sur lesquelles les ados se trouvent en permanence. Mais je revendique aussi d'être une vieille dame. Cela me plaît, et eux, mes lecteurs, ont besoin de moi à ma place, pas comme si j'étais leur clone ou comme si je jouais à la jeunette. Ils acceptent que je leur transmette des choses parce qu'ils sentent en moi l'épaisseur d'une vie, avec ses échecs, ses petites victoires, avec toutes les taillades, les entailles et les souffrances. Comme dans la chanson de Serge Reggiani, j'ai un cœur couvert de plaies et de blessures, et je pense que ça rassure.

Il y a toujours de l'espoir dans vos romans.

Êtes-vous véritablement optimiste ?

Dans le dernier tome de *Sauveur*, je cite le philosophe Alain : « Le pessimisme est d'humeur, l'optimisme est de volonté. » Je suis une tragique, mais j'ai appris l'humour de bonne heure. Et quand j'écris, j'ai l'impression qu'il y a quelqu'un d'autre qui prend les commandes. Peut-être ma mère ou quelque chose de toute cette lignée de femmes, très volontaires, très battantes, qui est avec moi et qui me relève. De toute façon, quelque chose m'interdit de désespérer : les enfants. Je les ai soit dans mon dos quand j'écris, soit en face de moi quand je fais des animations scolaires. Ils me tiennent debout. »

Que devez-vous à vos lecteurs ?

Ils m'ont donné une voix et une voie, très certainement. J'ai eu tout de suite le ticket avec eux, ça ne s'explique pas vraiment, on s'est aimés. S'agenouiller devant un enfant, que ce soit pour refaire son lacet ou simplement parce que je l'admire, est un mouvement tellement spontané chez moi, que je ne peux pas m'en passer. Depuis le premier confinement, je suis en plein sevrage, je n'ai pas le droit d'aller les voir. Ils me manquent terriblement, parce que je me recharge de leur présence. Il faudra me rendre les enfants.

Votre mère semble avoir joué un grand rôle dans votre volonté de devenir écrivain...

Elle n'avait pas épousé un homme mais un poète, mon père. Le soir de leurs noces, elle lui a écrit qu'elle donnerait tout sur l'autel de la poésie. Elle nous a transmis qu'il n'y avait rien au-dessus de la création, à part Dieu. Comme la place était prise, on s'est emparé de l'échelon du dessous : devenir artiste.

Et votre père ?

Le poète derrière la porte vitrée. Il mettait des papiers par terre pour composer ses poèmes au sol, il faisait des tableaux en fondant des pages de magazines avec le sèche-cheveux, il fabriquait des produits de beauté dans des grands faitouts. Il était un être très baroque.

Vous avez un frère, Lorrin, et une sœur, Elvire, tous deux écrivains. Quelles sont vos relations de travail ?

Après la mort de notre maman, nous avons écrit tous ensemble *Golem*. Nous avons travaillé pendant deux ans, en nous réunissant régulièrement, exactement comme pendant nos jeux d'enfance : « On dirait que je serais... ». Elvire faisait le résumé de ce qu'on se racontait et on se partageait l'écriture. Après, nous avons repris nos routes. Comme il y a pu y avoir parfois des rivalités entre nous, avec ce projet à trois, j'ai neutralisé mes vilains sentiments de jalousie : là, on tirait la même charrue !

Vous avez dit que l'écriture et la parentalité avaient été difficilement conciliables. Pourquoi les hommes écrivains ne se posent-ils pas la question ?

Comme ils ont pu m'énervier, mes collègues masculins, à ce sujet ! En déplacement, ils disaient toujours que leur femme s'occupait de leurs enfants malades. Si les miens avaient les oreillons, je ne pouvais pas être là, moi ! L'écriture a pendant longtemps été du temps volé à mes enfants. Après un de mes accouchements, je n'arrivais même plus à écrire, j'ai dû aller voir un psy. Ce n'est pas seulement qu'on est fatiguée, engluée, mais le désir est cassé et se remettre en route est une bataille. Dans l'ensemble, les femmes écrivains n'ont pas d'enfant ! Ou alors un, tardivement, ou elle en adopte un, comme Simone de Beauvoir. La comtesse de Ségur s'est mise à écrire une fois grand-mère. Débarrassée de ses enfants, elle n'avait plus que le plaisir de raconter des histoires. Beatrix Potter n'a eu que des lapins !

Vous avez pourtant réussi à surmonter cela...

Parce que je fais feu de tout bois, quoi qu'il m'arrive : les grossesses, l'IVG, le fait que j'ai failli crever d'un accouchement, les enfants, il faut que ça serve dans l'écriture. Parce que je sais bien que ma propre vie est aussi celle des autres, j'ai sans arrêt demandé la permission d'utiliser leurs récits.

D'où vous vient cette urgence à écrire ?**On a l'impression que ça déborde de vous...**

C'est exactement le mot que j'aurais choisi, l'urgence. Je dois être poussée par une urgence, autrement écrire est trop fatigant. Alors Emmanuel Macron qui dit que ce n'est pas essentiel... Là j'écris pour que mon frère vive. Lorrin est paralysé par la maladie de Charcot. Le jour de l'annonce du premier confinement, il m'a dit : « *Je n'arrive plus à écrire, je me sens devenir invisible.* » J'ai refusé ça. C'est mon urgence. Nous écrivons ensemble *Angie!*, l'histoire d'un capitaine de police en fauteuil.

Vos livres sont-ils toujours dictés par vos émotions ?

Ça ne peut pas être autrement. Ça peut être de la colère, de l'étonnement, une urgence à dire quelque chose aux jeunes. Le livre est pour moi un porte-voix. Si je pouvais être au chevet de chacun, je le ferais, mais je ne peux pas.

Pourquoi ce besoin de toujours dire la vérité aux enfants ?

Face à eux, je suis nue et c'est très indécent parfois. Je suis obligée d'être cette personne-là, démunie et à poil. Il m'arrive d'avancer vers eux les bras en l'air comme quelqu'un qui dit « je me rends ! ». Au début, je partais avec des munitions, des choses à montrer, des livres, des brouillons... Petit à petit, ce bagage s'est amenuisé : je dois être ce rien en face d'eux. J'ai compris que je n'avais que cette solution-là, la vérité.

Les écoliers d'aujourd'hui sont-ils différents des écoliers d'hier ?

Ils sont tellement éveillés et précoces parfois. Les petits sont très déstabilisants, effarants de vivacité, de connaissances sur tout, d'ouverture d'esprit, d'humour. Je les trouve de plus en plus à l'aise, je fais des compliments aux enseignants ces derniers temps. On est en train de mettre le paquet sur l'oral et tant mieux, libérez la parole ! ●

1 La plupart des livres de Marie-Aude Murail sont publiés à L'École des loisirs.

NOTRE BIBLIOTHÈQUE IDÉALE POUR LA JEUNESSE

Jamais l'édition jeunesse n'avait été aussi riche et diverse, au risque de s'y perdre. Pour vous guider, une large sélection de livres et de livres-CD publiés en 2020 vous attend dès ce numéro, page 112. Et, sur notre site, 80 idées de lecture, de l'album pour tout-petits au roman pour ados en passant par la BD ou les mangas, sont rassemblées dans une petite bibliothèque idéale qui donne des envies de découverte. Marie-Aude Murail y figure, bien sûr, et avec elle bien d'autres auteurs et illustrateurs remarquables.